

Frédérique Lefeuvre

Pieds de carton et jambes de bois



A Emilia, Jean et Clément

Lorsque j'ai rencontré Frédérique, j'ai immédiatement été enchantée par sa vitalité pétillante et sa joie de vivre communicative. Victime d'un accident médical à l'âge où tous les possibles s'offrent à vous, Frédérique traverse depuis près de neuf ans des épreuves auxquelles personne n'est jamais préparé. Derrière son visage souriant, elle apprivoise au quotidien le handicap qui se manifeste en permanence dans les actes apparemment anodins de la vie de tous les jours.

Pour autant, loin de la pitié ou de la plainte, ce récit est celui d'une femme pleine de vie. De cette épreuve qui la rend différente, Frédérique a tiré une force extraordinaire. Elle la distille page après page, la partage avec humour et enthousiasme. Elle confie aussi son art de tenir debout et de continuer à avancer, de sa démarche singulière.

Puissions-nous régénérer nos regards et puiser dans la force vive des mots de Frédérique, afin de nourrir le monde humain et fraternel de demain.

Fabienne THOMAS

Non l'unique, la plus douce protection contre les peurs c'est celle-là : un livre qui commence.

Alessandro BARICCO

Préambule

Voilà plusieurs années que mûrissait l'idée d'apporter mon humble témoignage.

Je remercie mes amis et mes proches d'avoir cru en moi, et ainsi d'avoir pensé que ce livre puisse être vecteur d'espoir pour ceux qui souffrent aussi. Loin de moi l'idée de livrer un récit larmoyant. Je souhaite simplement vous montrer un pan de ma vie qui m'a amenée à une analyse de la vision que porte notre société sur le handicap.

Qu'il soit visible ou non, le handicap doit demeurer une force à cultiver, afin d'éviter une marginalisation et une différence perçue de manière négative par la société.

Je vous parlerai aussi de la notion de résilience, de la manière dont j'ai vécu les lendemains de ces épreuves et ainsi tenté, autant que faire se peut, de les transformer en victoire.

*Le bonheur est une bulle de savon
qui change de couleur comme l'iris
et qui éclate quand on la touche.*

Honoré de BALZAC

1.

Quand la vie bascule

Nous savons tous que la vie est précieuse, mais nous ne comprenons pas à quel point cette expression peut être vraie tant que nous ne sommes pas passés par l'épreuve. Quand des moments difficiles arrivent, nous réalisons alors la valeur que prennent tous les petits bonheurs de la vie, aussi banals soient-ils.

Mon histoire commence le 11 avril 2005.

Je suis alors une jeune maman trentenaire et heureuse, profitant de la vie avec mon mari et mes deux enfants, âgés de deux et quatre ans. Je souffre à ce moment-là d'une hernie discale et d'un canal lombaire trop étroit – une sténose canalaire, en terme médical. Quelque chose de somme toute banal pour la médecine.

Les douleurs de plus en plus invalidantes et le risque réel de la sciatique paralysante me décident, après réflexion, à l'intervention. Je suis alors en congé parental et je planifie tout : l'opération, la convalescence, mais aussi la reprise de mon travail avec la recherche d'un poste d'éducatrice, un métier que j'aime et que je compte continuer d'exercer.

Mais la vie en décide autrement.

Ce 11 Avril 2005 est un lundi, le premier jour d'une nouvelle semaine de travail peu enthousiasmante pour la plupart. Pour moi, ce n'est pas un banal lundi, mais le point de rupture avec mon ancienne vie. Je ne mesure pas, à cet instant précis, que j'embrasse, sans le savoir, une destinée à laquelle je ne suis absolument pas préparée : nous ne sommes pas maîtres de notre destin.

J'arrive dans le service la veille au soir. Le chirurgien a des propos très rassurants. « Dans trois jours, vous serez sur pieds ! me dit-il. Après une nuit relativement sereine, j'attends que l'on vienne me chercher. J'ai le temps d'imaginer des projets à réaliser une fois que je serai libérée de cette insupportable douleur qui me tiraille le bas du dos et affecte ma jambe. J'avancerai alors sans souffrances et je continuerai ma vie de jeune maman.

Tout au long de la journée, les infirmières tentent de me rassurer. Elles passent me voir régulièrement pour me faire remplir des papiers. Il est midi, je ne

suis toujours pas opérée. Est-ce normal ? Mon cœur se met à palpiter trop vite, j'ai la nausée, je me sens envahie par une sorte de prémonition que je n'arrive pas à juguler. Je sens bien que l'on me fait patienter, en essayant de calmer mes angoisses. En vain. Sans doute ma peur est-elle légitime ?

Les urgences passant avant moi, il faut être patiente... Au sens étymologique du terme, ce mot signifie « celui qui supporte sans murmurer ». Dieu sait s'il m'en faut de cette qualité ce jour-là ! Il m'en faudra également par la suite, pour lutter et me battre contre un corps qui n'en finira pas de s'emballer.

Après une journée entière d'attente, le Docteur X. se décide enfin à m'emmener au bloc. Il est dix-huit heures, je patiente depuis huit heures du matin. A-t-il imaginé un seul instant que, durant ces dix longues heures, j'ai stressé et fantasmé tout un tas de scénarios dans l'attente de cette chirurgie salvatrice ?

*Pleurer atteste de ce qu'un homme
fait preuve du plus grand des courages,
celui de souffrir.*

Viktor FRANKL

2.

Le choc

Je suis encore dans une sorte de brouillard entre coma et réalité, je me réveille peu à peu de ma léthargie narcotique. Au sortir de mon intervention, une tristesse incontrôlable m'envahit soudain, les larmes coulent malgré moi. Elles sont le premier indice du chaos. J'ai compris plus tard qu'elles venaient confirmer mon pressentiment. Moi qui ai cette fâcheuse tendance à vouloir tout contrôler, mes sentiments et mes souffrances (sans doute par pudeur), suis-je en train de subir les effets délirants de l'anesthésie ? J'ai pourtant l'impression d'être parfaitement réveillée. Mon inquiétude du matin avait-elle raison d'être ?

En reprenant petit à petit possession de mon corps, je sens quelque chose d'anormal. Des fourmis

géantes labourent mon bassin. Je tente de bouger, je n'y arrive pas tant ces horribles bestioles me piquent allègrement. J'ai le sentiment que mes membres inférieurs se sont détachés, mon corps est morcelé. Je ne comprends pas ce qui se passe, comme c'est étrange ! Suis-je encore là ? Suis-je morte ? Cette idée me traverse l'esprit.

Bonjour Saint Pierre en tenue blanche ! Non, ce n'est pas lui, mais un médecin qui me parle. Je suis bien vivante et Saint Pierre ne semble pas encore vouloir me recevoir au paradis... Mais alors, suis-je en enfer ?

J'articule : « Je me sens dans un drôle d'état, est-ce normal ? Je ne sens plus mon périnée et mes jambes sont tombées dans une fourmilière. » A cet instant, je vois le regard du médecin de surveillance se remplir d'inquiétude. Ce type d'angoisse est si difficile à cacher ! Il me fixe alors droit dans les yeux, non sans une certaine gêne, et me réplique : « Pardonnez-moi, mais je vais devoir faire un rapide contrôle de votre périnée. »

Mon esprit n'est pas très clair mais les questionnements affluent soudainement. Pourquoi diable doit-il contrôler mon périnée alors que c'est mon dos qui vient d'être opéré ? Mon inquiétude grandissante est maintenant palpable. A partir de cette seconde, le doute lui-même s'installe dans les gestes du praticien et tout prend alors une importance inimaginable.

Après avoir effectué son examen au plus profond de mon intimité, la terrible vérité semble s'approcher. Il m'explique alors qu'il va devoir appeler le médecin qui m'a opérée pour discuter de la conduite à tenir qui, de toutes façons, ne sera pas une partie de plaisir. Il essaye de me donner des explications scientifiques qui me semblent nébuleuses tant je flotte dans un état second.

Alors, dans un nouveau brouillard, les voix deviennent lointaines. Je ne sais plus bien où je me trouve. Je distingue, je devine autour de moi de vagues sourires. Chacun des membres du personnel soignant tente à sa manière de me rassurer. Malheureusement aucun sourire ne parvient à me consoler. Je sens bien que quelque chose de grave est arrivé et semble en dehors de tout contrôle. Je me mets à pleurer, le chagrin et l'angoisse m'étreignent de plus en plus fort et un enchaînement d'innombrables questions arrive instantanément jusqu'à mon cerveau.

Dans la précipitation, on m'emmène passer un scanner. J'entends le bruit métallique de cette machine infernale qui, je l'espère, devra me fournir l'explication que j'attends.

Je pense aussi à mes petits, je voudrais pouvoir laisser sortir davantage de larmes, mais je n'y parviens pas. Je veux les voir et cette pensée m'obsède plus que de raison. Dans quel état vont-ils retrouver leur maman ? Le médecin de surveillance tente de me calmer, en essayant de répondre à mes